

Philippe Canniccioni
LYSANDER



Philippe Canniccioni

Lysander

© Philippe Canniccioni, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-4375-6

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

PROLOGUE

Cène

Une fois de plus, ils n'étaient pas arrivés à se mettre d'accord. Chacun avait pourtant préparé ses arguments, peaufiné sa démonstration ; prêt à abattre ses meilleures cartes. Bien sûr, ils s'écouteraient, difficilement, attendant leur tour, patients et attentifs, persuadés de l'emporter et de gagner les autres à leur cause.

On se retrouvait chaque semaine pour échanger des nouvelles glanées à droite à gauche, des rumeurs, des informations rarement confirmées, souvent déformées. On essaierait de démêler le vrai du faux et de se rassurer en minimisant ce qu'il y avait d'inquiétant, de dangereux. La situation pouvait-elle empirer davantage alors qu'il était déjà quasiment impossible de faire preuve d'optimisme ? Il fallait reconnaître que la décennie qui venait de s'achever et celle qui avait commencé depuis maintenant deux ans n'avait rien pour aller dans le sens d'une amélioration sensible du sort qui leur était annoncé. Et semaine après semaine, les repas lors desquels ils se retrouvaient étaient de plus en plus empreints de gravité et de fatalité.

Heureusement, la jeune génération qui avait écouté les discussions « des parents » pendant des années sans jamais intervenir, commençait peu à peu à s'exprimer. Même s'ils n'arrivaient pas encore à formuler leurs pensées de façon aussi construite que celles de leurs aînés, ils venaient se mêler à la conversation des adultes. Il était temps pour eux de donner leur avis. Et bien qu'encore adolescents, était arrivé le moment du « nous aussi, ça nous regarde ». Leur vie, leur avenir, ils le comprenaient de plus en plus, allaient dépendre de leurs choix et de leurs engagements. Ce serait sans doute l'éclatement de cette cellule familiale chaleureuse et protectrice, la disparition de ce château fort symbolique à l'abri duquel rien ne pouvait les menacer ni les atteindre.

Le repas s'était déroulé dans une tension palpable. On entendait uniquement le bruit des couverts et des plats qu'on apportait de la cuisine. Ils échangeaient des regards inquiets, attendant le moment où la conversation allait s'engager. On aurait débarrassé les assiettes, on garderait son verre, posé devant soi sur la nappe. Pour une raison ou une autre, la discussion commencerait. Ils en oublieraient jusqu'à ce qu'ils venaient de manger alors que la préparation de ce dîner avait été un vrai tour de force, ne serait-ce que pour réussir à se procurer

les ingrédients qu'il avait fallu acheter ou troquer contre les objets de valeurs qu'ils gardaient avec eux comme dernière monnaie d'échange, au cas où... Mais cela n'avait déjà plus d'importance, la nervosité grandissante allait bientôt pouvoir se libérer. Personne n'osait encore se lancer. Puis, tout à coup, ils se mirent à parler en même temps. Toutes les résolutions avaient disparu, chacun livrant son discours dans un flot de paroles ininterrompu. Les phrases s'entrecroisaient pour ne plus former qu'un gribouillage sonore incompréhensible. Ils ne s'arrêtaient que pour allumer une cigarette alors que les esprits s'échauffaient, la fumée s'élevant au-dessus de leur visage comme une vapeur sous pression trop longtemps contenue. Les cendriers se remplissaient de cendres et les yeux de larmes causées par la tristesse et l'âcreté du tabac.

Partir, fuir, laisser, abandonner, recommencer, reconstruire, attendre, espérer, se séparer, se quitter, se rejoindre, tout risquer ?

Au bout de plusieurs heures de ce combat parsemé de pleurs, de promesses, de sentences définitives, de « jamais plus », deux tendances se dessinaient à chaque fois derrière lesquelles chacun finissait par se ranger comme autour d'un drapeau à rallier.

Ces deux « camps » se radicalisaient de plus en plus au fur et à mesure qu'ils confrontaient leurs arguments. Dans cette joute verbale, la neutralité n'était plus de mise. L'urgence qui commençait à se faire sentir les poussait dans le courant de l'une ou l'autre perspective : rester ou partir. Il y eut des changements de camp ; des désertions disaient certains, des prises de conscience répondaient d'autres. Les jeunes se jetant dans cette bataille dont aucun vainqueur n'émergea.

Et à nouveau, ils se séparèrent sans qu'aucune solution ne soit envisagée. On repartit avec plus de questions, de doutes et d'incertitudes que de réponses ; fatigués, vides et affaiblis par cette soirée stérile. Suzanne était traversée de sentiments contradictoires mais ce qu'elle ressentit le plus fortement fut la sensation qu'il fallait écouter ce réflexe de survie, cet instinct qu'elle éprouvait pour la première fois de façon aussi forte. Cet instinct qui lui disait clairement et simplement : si tu veux vivre, n'écoute plus les autres. Entends cette voix intérieure : sauve-toi. Pars, maintenant. Pars avant que cela ne soit plus possible.

Suzanne avait pris sa décision. Elle voulait tenter quelque chose. L'immobilisme familial la paralysait et l'empêchait de réfléchir avec lucidité.

Elle comprit qu'il n'y avait qu'un choix individuel à faire et qu'aucune décision commune n'était possible. Bien sûr, ce n'était pas chacun pour soi, ils n'avaient pas cette mentalité ni cette éducation mais elle sentait qu'était arrivé le moment de faire le grand saut. Elle partirait le soir même, sans en parler à quiconque, sans attendre les tentatives de dissuasions parentales. Elle irait comme chaque soir leur souhaiter bonne nuit, elle embrasserait ses sœurs et son petit frère. Elle y mettrait sûrement un peu plus d'intensité que d'habitude. Auraient-ils un pressentiment ? Sentiraient-ils que ce baiser était peut-être le dernier ? Un adieu ?

Elle quitta la salle à manger maintenant désertée de tous. Dans cette pièce désormais sans vie, ne restait comme seule trace de leur présence qu'un épais nuage de tabac, un voile gris et froid.

Elle fit rapidement son sac, celui qu'elle utilisait pour les randonnées familiales dans les Cévennes : quelques vêtements, une dizaine de photos et la broche qu'elle avait reçue de sa grand-mère pour ses quinze ans. Elle prendrait en fraude à la gare de Nîmes le premier train encore en circulation pour la frontière et essaierait de la franchir à Port-Bou. Elle donnerait l'adresse de son oncle et de sa tante à Madrid en expliquant qu'elle devait les rejoindre pour s'occuper de ses cousins pendant les vacances. Si elle se faisait refouler, elle tenterait de franchir cette ligne invisible vers la sécurité en passant par les Pyrénées. De toute façon, sa décision était irrévocable.

Elle quitta la maison familiale, la regarda une dernière fois avant de tourner au coin de la rue. Elle l'aperçut, encore endormie dans les premières lueurs de l'aube.

Le lendemain de son départ, ils furent arrêtés, tous. Rien ni personne ne put les sauver du péril qui les menaçait. Ils disparaîtraient. Fumée et cendres, dispersées dans le ciel polonais.

PREMIÈRE PARTIE

Les 7 majeurs

Ils étaient 4, copains depuis l'enfance qui avaient usé leurs pantalons sur les mêmes bancs d'école. Adolescents, ils étaient devenus les meilleurs amis du monde. Et depuis aussi longtemps qu'ils s'en souvenaient, ils avaient toujours été passionnés de cyclisme. Ils chérissaient le rêve, un jour, de participer à la grande boucle, le Tour de France, leur Graal. Ils suivaient déjà depuis plusieurs années cette course dont les champions étaient devenus leurs héros. Ils ne rêvaient et ne parlaient que de cette épreuve mythique.

Alors qu'ils n'étaient encore qu'élèves à l'école communale, ils attendaient le jeudi avec impatience. Ils auraient une journée entière. Une journée qu'ils passeraient à pédaler, à s'entraîner encore et encore à gravir les pentes des sept collines nîmoises. C'était leur terrain de jeu favori et ils enchaînaient sur leur bicyclette l'ascension de ces « sommets » en attendant de s'attaquer aux cols redoutables du parcours de la grande boucle.

Ils connaissaient tous les détails du Tour et les caractéristiques de chaque étape, chaque difficulté à la lecture du journal L'Auto, ce journal sportif aux pages jaunes dont ils gardaient précieusement, année après année les exemplaires.

C'est comme ça qu'ils apprirent que lors de l'épreuve estivale, la Société de Chocolat Menier offrait une prime de cinq-mille francs destinée à récompenser le meilleur grimpeur.

Alors, pour stimuler leur esprit de compétition et leur combativité, ils se cotisaient chaque jeudi matin pour acheter une tablette de chocolat qui récompenserait le meilleur d'entre eux ce jour-là. Évidemment, et il n'en fut jamais autrement, le soir venu ils partageaient ensemble ce chocolat, quel que soit le vainqueur du jour. Ils le dégustaient, fourbus, le cœur battant la chamade, le sang cognant dans les tempes et les jambes flageolantes après tous ces efforts. C'est sûrement de cet esprit d'entraide, de partage et de solidarité qui s'était développé entre eux qu'émergea l'idée de se donner un nom d'équipe. Chacun fit des propositions : « les mousquetaires des collines », « les mistons grimpeurs », « les guidons d'or ». Aucune ne les satisfaisait vraiment. Ils continueraient à chercher jusqu'à ce qu'un nom finisse par émerger et qu'il

emporte l'adhésion de tous.

Ce fut Vincent, qui un jour arriva le visage triomphant, certain de sa trouvaille, persuadé que ses trois copains adopteraient le nom qu'il apportait. Ce n'était pas exactement lui qui en avait eu l'idée mais Marcel, son grand-père, lui aussi pris de passion pour « la petite reine » comme il aimait à le dire. Alors que Vincent lui narrait leurs exploits du jeudi à gravir les pentes des sept collines de la ville, Papet Marcel lui apprit qu'il existait une confrérie de cyclistes, un groupe auquel on pouvait appartenir si l'on réussissait l'ascension de sept cols de montagne, sept cols de légende situés à plus de deux-mille mètres d'altitude. Sept cols destinés aux amateurs de longues chevauchées : quatre-cents kilomètres à parcourir pour sept-mille-deux-cents mètres de dénivelé ; pour tout dire, sept monstres sacrés nichés au cœur des Alpes du Sud. Les férus de cyclisme les appelaient « Les 7 Majeurs ».

Le jeudi suivant donc, Vincent leur raconta cette histoire et c'est avec enthousiasme que sa proposition ravit tous les suffrages. À l'unanimité, ce serait désormais sous ce nom, « Les 7 Majeurs » qu'ils se feraient connaître, sous ce nom qu'ils deviendraient célèbres dans le monde du cyclisme.